

Congrès AFSP Lille 2022

ST 38, “Les politistes et les littératures. Enjeux, méthodes, objets”

Alfredo Joignant, professeur de science politique à l’Université Diego Portales et chercheur principal au Center for Social Conflict and Cohesion Studies (COES).

E-mail : alfredo.joignant@mail.udp.cl

La mise en forme littéraire de l’habitus.

Imposture sociale et événement politique : les cas de *L’imposteur* et *Anatomie d’un instant* de Javier Cercas

En quoi la littérature pourrait intéresser les sociologues et politistes ? La question n’est pas nouvelle, mais elle se pose avec une acuité particulière à propos des objets politiques. Pourquoi ? Parce que dans la course pour parvenir à des bonnes explications, complètes et vraisemblables, le chercheur est transporté dans un toboggan de sources hétéroclites afin de déboucher sur les aspects vécus du politique au nom d’un certain réalisme sociologique : dans le cas qui nous occupe, il s’agira d’une vie personnelle et de la rencontre de deux biographies politiques, ainsi que de leur principe de cohérence, l’habitus. Tel est l’intérêt de l’imagination littéraire chez certains auteurs qui font de la réalité une source de fiction, trouvant dans la réalité politique un matériau sur lequel il est possible de faire de la littérature en faisant voir ce qui a pu se passer au cours d’une vie ou dans le périmètre de ce que l’on appelle un « événement »¹. Tel est l’intérêt de deux romans de l’écrivain espagnol Javier Cercas, où se combinent la « réalité » et sa mise en forme littéraire : si fiction il y a dans le récit, c’est pour mieux montrer et déchiffrer ce qui s’est vraiment passé. Inutile de dire tous les problèmes qui se posent à propos de ce que l’on doit comprendre par « réalité », et tout ce qui sépare la réalité non pas du « monde » (ce dessein insensé de décrire le monde dans sa totalité²) mais de l’imagination littéraire.

Javier Cercas est sans doute l’un des écrivains les plus importants et féconds en langue espagnole. Il excelle dans nombre de sujets qui sont à la fois politiques (par exemple l’exécution de prisonniers franquistes lors de la guerre civile espagnole à partir du témoignage d’un survivant qui narre cet épisode sous l’écriture de l’écrivain³, ce qui fait de Cercas un auteur proche du style *faction*, fact + fiction), sociaux (par exemple le banditisme et la délinquance juvénile sous la transition à la démocratie espagnole immédiatement après la mort de Franco⁴) et biographiques (au carrefour d’un épisode personnel, du récit de la vie d’un ancien collègue de bureau aux États-Unis et la guerre du Vietnam⁵).

Le propos de cette communication est de réfléchir sur ce que l’on peut apprendre de l’existence personnelle (construction de soi, confirmation sociale et co-production) et du

¹ Robin Wagner-Pacifici, *What is an Event?*, Chicago and London: The University of Chicago Press, 2017.

² Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l’émancipation*, Paris: Gallimard, 2009, p. 93.

³ Javier Cercas, *Soldados de Salamina*, Barcelone: Tusquets Editores, 2001.

⁴ Javier Cercas, *Las leyes de la frontera*, Barcelone: Mondadori, 2012.

⁵ Javier Cercas, *La velocidad de la luz*, Barcelone: Tusquets Editores, 2005.

système dispositionnel qui se trouve au principe des actions de deux agents politiques remarquables dans le contexte d'un événement dramatique, à la suite de la lecture de deux romans de Javier Cercas. Si le premier roman (*L'imposteur*), porte sur la vie inventée d'un ancien leader syndical espagnol (Enric Marco), le second roman (*Anatomie d'un instant*) s'inspire d'un événement politique (une tentative de coup d'État qui a eu lieu en 1981 en Espagne) qui a permis de faire converger, en un seul instant dramatique, deux biographies, deux trajectoires politiques dont le dénominateur commun est leur habitus de champ : celui de Santiago Carrillo (secrétaire général du Parti communiste espagnol) et d'Adolfo Suárez (chef de gouvernement de centre-droit et conducteur de la transition à la démocratie en Espagne). Dans ces deux romans, Cercas fait d'un personnage réel et d'un événement qui a eu effectivement lieu deux objets qui intéressent le sociologue et le politiste sous le prisme de l'habitus impliqué. Autrement dit, ce qui retiendra mon attention dans cette communication c'est le principe de cohérence de l'identité personnelle et de l'expérience d'un événement, ce que Pierre Bourdieu a conceptualisé comme un habitus et que nous aborderons sous le prisme de sa fabrication et mise en forme littéraire dans deux des romans de Cercas.

Et d'abord, s'agit-il de romans ? La réponse n'est pas du tout évidente, puisqu'il s'agit de deux livres dont la trame ne relève pas de la pure fiction littéraire, mais d'une biographie et d'un événement dans lequel convergent deux vies politiques qui sont « littérialisées », à partir d'un important travail d'archives et de plusieurs heures d'entretiens (notamment avec Enric Marco, qui est l'objet et le protagoniste « réel » de *L'imposteur*). En ce sens, il s'agit de deux récits qui permettent de, et « font » voir comment une identité fictive a pu être construite et vécue comme vraie par Marco, au point de devenir un véritable habitus, et comment un événement a pu être expérimenté *in situ* par des professionnels de la politique (c'est tout le propos d'*Anatomie d'un instant*, non seulement à partir d'une « description dense » à la Geertz⁶, mais sous la forme d'une mise en récit des émotions, motivations et intérêts des acteurs impliqués).

Plus profondément, ces deux romans permettent de mettre en relation la politique et sa science sous le prisme de ce que la littérature peut nous montrer, émouvoir et dire sur des objets qui sont familiers aux politistes.

Imposture sociale et invention d'un habitus

Dans *L'imposteur*, Cercas s'intéresse à la vie inventée d'Enric Marco, un célèbre syndicaliste espagnol dont la biographie a été créée de toutes pièces par lui-même. Comment expliquer la croyance collective qui a accompagné cette vie qui, tout en étant inventée, est devenue une vie véritable, authentique, au sens d'être expérimentée comme réelle aussi bien par Marco que par des travailleurs, étudiants, journalistes et hommes politiques ?

Enric Marco (un barcelonais né le 12 avril 1921 et toujours vivant) devient célèbre lorsque se déclenche la transition à la démocratie en Espagne à la suite de la mort de Francisco

⁶ Clifford Geertz, "Descripción densa: hacia una teoría interpretativa de la cultura", dans Clifford Geertz, *La interpretación de las culturas*, Barcelone: Gedisa, 1996, p.189-40.

Franco, en 1975. C'est au cours de cette période que Marco commence à s'inventer une vie, en mettant en exergue son militantisme dans la Confédération Nationale du Travail (CNT)⁷ (il sera secrétaire général de sa section catalane en 1977 puis secrétaire national entre 1978 et 1979), en soulignant sa condition de rescapé de camps de concentration nazis, à Flossenbürg (ce n'est qu'à partir des années 2000 -et pas avant- qu'il se rapprochera des associations de victimes espagnoles du nazisme, devenant président de l'*Asociación Amical de Mauthausen y otros campos*) et d'ancien exilé en France (il aurait collaboré avec la résistance). C'est cette biographie à la fois émouvante et héroïque qui lui permettra de devenir une figure publique et se présenter comme un "historien" (il a enseigné à l'Université Autonome de Barcelone): en 2005, il prendra la parole au parlement espagnol au nom des victimes de l'holocauste. Or, c'est en 2005 que est publié le rapport d'un historien, Benito Bermejo Sánchez, où il établissait des contradictions dans la vie publique de Marco: par exemple, son passage par l'Allemagne nazie s'est avéré vrai, mais non pas comme prisonnier (en tant que "déporté 6.448"⁸) et encore moins comme rescapé, mais comme volontaire dans l'industrie de guerre allemande⁹. C'est l'histoire de cette imposture qui est narrée par Cercas.

Il y a plusieurs aspects qui sont importants de considérer dans cette imposture.

Tout d'abord, force est de constater un angle mort: on ne sait absolument rien sur les motivations profondes de Marco pour entreprendre cette imposture. Certes, on pourrait essayer de faire la sociologie d'une vie faillie en scrutant son milieu familial et l'irruption de la catastrophe en 1936 avec la guerre civile: mais si habitus il y a, comment expliquer que son habitus, ainsi que toute une vie jusqu'en 1976 aît pu être tellement occultée? C'est cette question qui ne reçoit pas de réponse dans le livre de Cercas, sauf une référence sans lendemain au mythe de Narcisse (p.204): et pour cause, c'est une question à laquelle il est impossible d'apporter une réponse. D'où le constat, empreint de réalisme, de Vargas Llosa: "cela donne du vertige d'imaginer l'effort de mémoire et des inventions constantes qu'il a dû faire tous les jours, afin de ne pas tomber dans des contradictions qui le trahiraient, sans susciter des soupçons"¹⁰.

Là où l'on apprend beaucoup de choses grâce au récit de Cercas c'est sur l'orthopédie que Marco a entrepris sur lui-même. Tout d'abord sur son "charisme", si l'on entend par charisme cette capacité (de surface) de faire impression auprès d'audiences aussi différentes que des travailleurs ou des étudiants: son charisme était tel que "du fait de son don de la parole et de son charisme, ou compte tenu de ce que tous considéraient son charisme", c'était "Marco lui-même qui devait être effaré par (de) lui-même, du fait de sa propre capacité à effarer" (p.194). On dira qu'il s'agit d'un charisme impétueux, fougueux et séducteur, sur lequel Marco n'en a pas une conscience claire. Si la représentation spontanée du charisme et sa réception sont

⁷ La CNT a joué un rôle politique très important jusqu'à la fin de la guerre civile espagnole (1936-1939): au moment de la transition à la démocratie, les attentes politiques et sociales sur sa renaissance étaient considérables, ce qui se traduira dans des innombrables convulsions internes entre différents groupes.

⁸ Comme nous le rappelle le journal *ABC* le 11 mai 2005.

⁹ Si l'on devait caractériser la vie inventée de Marco, elle le serait sous le signe de l'ambiguïté: s'il s'est effectivement trouvé en Allemagne comme travailleur volontaire, il est également vrai qu'il fut arrêté par la Gestapo sous le chef de diffuser de la propagande communiste, au terme de quoi il fut libéré trois semaines après.

¹⁰ Vargas Llosa, "Espantoso y genial", *El País*, 15 mai 2005.

problématiques, donc explorons ce qui peut nous procurer le théâtre pour éclairer un phénomène politique. Tel est la fonction que Cercas octroie à Anibal Quijano dans l'immense livre de Cervantes, *Don Quichotte de la Manche*. L'analogie qui est procurée par le théâtre dans le théâtre est fort intéressante, car elle permet de penser Don Quichotte dans ce que l'on peut appeler une fiction sociologique: "même s'il était avant tout un acteur, Anibal Quijano ne faisait pas semblant d'interpréter Don Quichotte: il avait tellement internalisé le personnage de Don Quichotte à l'image de l'acteur qui se crée le personnage qu'il interprète, que personne ne pouvait le convaincre qu'il reconnaisse qu'il n'était pas Don Quichotte, mais Alonso Quijano" (p.230). C'est ainsi que "Marco est Don Quichotte, ou une version singulière de Don Quichotte" (p.231). Du point de vue de la logique apprise de l'habitus, le cas de Marco pose une véritable énigme. On le sait, l'habitus est un principe structuré (et cohérent) de perception du monde, mais il est aussi et en même temps un principe structurant qui permet d'agir et s'approprier le monde de manière pratique et pertinente¹¹ qui est acquis précocement (d'où l'importance de la famille et de l'école), sans pour autant déterminer entièrement la trajectoire biographique postérieure¹². Or, avec Marco on se trouve confronté à un cas où l'habitus hérité possède certes une origine sociale populaire, mais qui en même temps est l'objet d'un travail orthopédique et réflexif sur soi-même, surtout dans des conjonctures de crise¹³. L'énigme consiste à comprendre comment est-ce possible qu'un habitus inventé, qui à certains égards n'est pas totalement faux mais qui n'est pas non plus vrai, a pu être vécu par Marco comme authentique pendant tellement longtemps, avec tout ce que cela implique en pratiques et en un rapport au monde naturel et sans surprise?

Lorsque Marco est confronté à cette question lors d'un entretien avec Cercas, acculé à fournir une réponse, "Marco se prend la tête avec les deux mains avec un geste qui, étant mélodramatique, ne m'a pas paru mélodramatique; puis il me pria: 's'il vous plaît, laissez-moi quelque chose'" (p.91). C'est à ce moment dramatique que l'imposture de l'habitus est dévoilée à la suite de longues heures d'entretien. Et Cercas montre bien la composition de l'habitus (en l'occurrence inventé) lorsqu'il se pose la question de la vérité: "Et la vérité? La vérité est que je découvrais au fur et à mesure que j'enlevais des couches à l'oignon de la biographie de Marco, ce paquet de mensonges qui s'est pétri en vérités" (p.103). Couches, paliers ou dimensions: tels sont les éléments constitutifs d'une vie. S'agissant de la composition interne de l'habitus, que voit un écrivain? Vraisemblablement, une biographie cohérente largement illusoire¹⁴, ce qui pose la question de sa cohérence et de la structure de l'habitus sur lequel elle repose. Car toute biographie, inventée ou pas, accouche d'un habitus.

La rencontre événementielle de deux habitus politiques

Le 23 février 1981, le lieutenant-colonel Antonio Tejero fait irruption dans le *Palacio de las Cortes* suivi par plusieurs dizaines de membres de la *Guardia Civil*, au moment où était en train d'être votée l'investiture de Leopoldo Calvo-Sotelo comme président du gouvernement.

¹¹ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris: Minuit. 1980.

¹² Pierre Bourdieu, "Avenir de classe et causalité du probable", *Revue française de sociologie*, XV, 1974, p.3-42.

¹³ Alfredo Joignant, *Acting Politics. A Critical Sociology of the Political Field*, Londres et New York: Routledge, 2019 et *El juego político. Una sociología crítica del campo político*, Madrid: Tecnos, 2022.

¹⁴ Bourdieu, "L'illusion biographique", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986, p.69-72.

A Valence, deux mille soldats occupaient la ville avec l'appui de plusieurs chars de combat, commandés par le général Jaime Milans del Bosch. Suite au rôle joué par le roi Juan Carlos, le coup d'État est déjoué 24 heures après.

Ce qui est fascinant dans cet épisode c'est la manière dont deux adversaires politiques ont affronté cette tentative de coup d'État. Au moment où Tejero entre dans le Palais, il le fait à force de coups de feu, ce qui provoque que presque la totalité des députés trouve un refuge sous ses banquettes. C'est là où l'on comprend l'importance du titre du livre de Cercas, *Anatomie d'un instant*, au sens où c'est un « instant » qui devient l'objet du livre. Dans cet instant dramatique, sous le bruit des balles et des cris, deux adversaires, Santiago Carrillo et Adolfo Suarez, adoptent la même posture, mieux, le même rapport à l'événement : c'est tout le sens de la couverture du livre, où l'on voit Carrillo et Suárez assis sur leurs pupitres, alors que leurs collègues trouvaient refuge sous leurs tables. L'image est impressionnante : Carrillo et Suárez affrontent le coup d'État sans émotion, sans peur, empêtrés dans un événement de manière froide, pragmatique.

Si Carrillo fumait en cet instant singulier, l'hexis de Suárez est décrite par Cercas au moment de l'entrée des membres de la garde civile tirant en l'air : à la suite des coups de feu, Suárez « s'étale sur son siège en faisant reposer son dos sur le dossier, en attendant que la fusillade se termine, ou qu'une balle le tue. C'est un geste lent, réflexif ; il ressemble à un geste essayé »¹⁵. « Le geste de Suárez est ainsi le geste d'un homme qui pose (...), peut-être que Suárez était en train de poser pour l'histoire »¹⁶. Dans cette description, Cercas pose un dilemme remarquable, celui de la réflexivité, c'est-à-dire cette capacité des acteurs à mettre de la distance entre ce qu'ils font et la conscience de ce qui est en train d'être accompli par eux. Dans des conjonctures routinières, les acteurs agissent en faisant appel à leur sens pratique, leur habitus de champ, ce qui veut dire que leurs pratiques s'inscrivent dans un registre pré-réflexif, dépourvu des conditions sociales de possibilité pour un « dialogue interne »¹⁷. Or, ce qui est décrit par Cercas c'est une situation critique, si critique qu'elle met à une épreuve terrible le fonctionnement de l'habitus, au sens où il cesse de reposer sur son opération automatique et inertielle (une opération pratique qui permet aux agents de jouer de mémoire selon les règles -essentiellement tacites- qui organisent la vie du champ politique), en se coordonnant pratiquement avec les autres agents du champ, ce qui permet de poser la question sur ce qui guide leur conduite, en l'occurrence celles de Suárez et Carrillo. Vraisemblablement, selon le récit de Cercas, l'habitus de Suárez adopte un rapport au monde fait de réflexivité, dans lequel l'agent s'interroge sur son propre devenir (aussi bien dans le champ politique qu'existentiellement). Si tel est le cas, alors l'hypothèse littéraire de Cercas concernant la « pose » et la « réflexivité » de Suarez se tourne vraisemblable : une sorte de mise à distance de l'agent à l'égard de ses habitudes dans une situation qui déjoue les routines du champ politique. C'est également une interrogation existentielle qui envahit Santiago Carrillo. 30 ans après le coup d'État, cet ancien secrétaire général du Parti communiste s'en explique : « je ne suis pas resté assis par courage (...) ce fut une question de réflexes ».

¹⁵ Javier Cercas, *Anatomía de un instante*, Barcelone, Debolsillo, 2009, p.35.

¹⁶ Ibid., p.37.

¹⁷ Margaret Archer, *The Reflexive Imperative in Late Modernity*, Cambridge: Cambridge University Press, 2012.

Lorsque Carrillo voit Tejero, il avoue : « j'ai également pensé en moi : je me suis mis en situation et j'ai assumé quel était mon destin cette nuit-là, et qui n'était autre que la mort »¹⁸.

“Carrillo est assis sur le premier siège du septième rang de l'aile gauche de l'hémicycle: juste en face et en dessous de lui, sur le premier siège du premier rang de l'aile droite, se trouve assis Adolfo Suárez. Lorsque les coups de feu ont commencé, la première impulsion de Carrillo consiste à faire ce que dicte le sens commun: à l'instar de ses camarades de la vieille garde communiste qui sont assis à ses côtés, qui sont entrés dans le parti comme celui qui fait son entrée dans une milice d'abnégation et de danger et qui ont connu la guerre, la prison et l'exil, et qui peut-être ils sentent également que s'ils survivent à la fusillade ils seront passés par les armes, de manière instinctive Carrillo se dispose à oublier pour un moment le courage, la grâce, la liberté, la rébellion, voire son instinct d'acteur afin d'obéir les ordres des gardes et se protéger des balles sous son siège, mais juste avant de le faire il se rend compte que face à lui, en dessous de lui, Adolfo Suárez reste assis sur son siège de président, statutaire et spectral dans un désert de sièges vides. C'est alors que, délibérément et réflexivement -comme si en une seule seconde il comprenait le sens complet du geste de Suárez-, il décide de ne pas se lancer au sol” (p.361-362).

La tranquillité de ces deux hommes politiques impressionne : ce sont les seuls qui ne bougent pas sous le bruit des coups de feu. « Tous les deux étaient des politiciens purs, non pas des professionnels de la politique mais des professionnels du pouvoir, parce qu'aucun d'eux ne concevait la politique sans du pouvoir, ou parce que tous les deux agissaient en faisant comme si la politique est au pouvoir ce que la gravité est à la terre » (p.185).

Si ce même rapport à l'événement a pu avoir lieu, c'est donc parce que cet instant dramatique condense deux trajectoires en une même attitude, en un même rapport à la réalité, fruit d'un habitus de champ étonnement identique chez ces deux acteurs politiques, un peu à la manière de l'affinité élective chez Weber qu'il n'a jamais véritablement expliquée. D'où l'intérêt de la définition qui est proposée par Löwy : « l'affinité élective », écrit-il, « est le processus par lequel deux formes culturelles – religieuses, intellectuelles, politiques ou économiques – entrent, à partir de certaines analogies significatives, parentés intimes ou affinités de sens, dans un rapport d'attraction et influence réciproques, choix mutuel, convergence active et renforcement mutuel »¹⁹. Dans le cas qui nous occupe, nul besoin de solliciter des « formes culturelles » ; si attraction et convergence des habitus il y a entre Suárez et Carrillo, c'est parce que leur habitus opère en ce cas comme mécanisme cognitif de coordination entre ces deux, et seulement deux agents, au gré d'une situation critique qui suscite un même rapport au monde, qui est aussi un rapport à l'histoire qui est en train de se jour et dérouler dans le périmètre de cet instant dramatique. Cercas le dit merveilleusement bien, en faisant voir cette coordination tacite des habitus : « il est probable que, parfois, ils [Suárez et Carrillo] se soient regardés de côté en se souvenant des temps pas si lointains dans lesquels ils résolvaient ensemble le destin du pays avec une pyrotechnie scintillante en faux duels, en feintes à quatre mains, dans des pactes sans mots » (p.204). Ce n'est pas un hasard

¹⁸ <https://www.elperiodico.com/es/politica/20110223/santiago-carrillo-al-ver-a-tejero-supe-que-iba-a-morir-877866>

¹⁹ Michael Löwy, “Le concept d'affinité élective chez Max Weber”, *Archives de sciences sociales des religions*, 127, juillet-septembre 2004, p.100.

si ces deux grands acteurs de la vie politique espagnole sont devenus par la suite des agents proches, voire des amis.